

## Les fondements spirituels de l'étude

par Laurent Lafforgue (Saint-Privat, août 2008)

Le sujet des fondements spirituels de l'étude – qui m'a été suggéré – est intéressant et très important, si bien que j'ai accepté avec grand plaisir d'y réfléchir.

Mais je dois indiquer que sa formulation revêt d'abord pour moi un tour paradoxal. En effet, si je considérais uniquement mon expérience personnelle, une expérience qui est aussi celles d'autres personnes que je connais pour les avoir rencontrées ou pour avoir lu leurs écrits, je serais tenté de parler plutôt – en sens inverse – du fondement dans l'étude d'une forme possible de spiritualité chrétienne.

Précisons que j'ai grandi dans une famille laïcisée.

À la maison, ce qui était considéré comme ayant plus de valeur que tout était l'étude, l'école, les livres.

J'ai moi-même adhéré à l'amour des livres et ai vécu dans leur compagnie. Mais aussi je n'ai jamais cessé la pratique religieuse commencée avec le catéchisme. Aujourd'hui, je me définis avant tout comme chrétien.

Au cours de cette intervention, je voudrais d'abord tenter de rendre compte de la façon dont l'étude et la lecture peuvent favoriser une certaine forme de fidélité au Christ. Il conviendra ensuite de s'interroger sur le sens de cette réalité constatée.

L'étude est inséparable d'une formation de la personnalité et du caractère qui lui est indispensable et qu'elle détermine. Pour étudier, et en étudiant, on apprend à se contrôler soi-même, à rester attentif même quand on s'ennuie, à faire effort pour assimiler des connaissances rébarbatives, à suspendre son jugement dans l'attente que la richesse de ces connaissances commence à se dévoiler après un laps de temps qui peut être long. Une formule saisissante de Claudel, qui ouvre le *« Soulier de satin »*, et que j'ai découverte pour la première fois étant adolescent, illustre ce qui fut l'une des grandes leçons de mes années d'études et de lecture des grandes oeuvres : *« C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle. »*

Cette formule ne signifie certes pas qu'il faudrait se satisfaire de ne pas comprendre, ni que la longueur et l'ennui seraient des critères infaillibles de valeur. Mais elle indique que ce qui est profond ne se laisse pas comprendre immédiatement et facilement, et que ce qui est vraiment susceptible d'enrichir et de réjouir l'esprit n'est pas divertissant.

Quand l'expérience de l'étude et de la lecture ont appris cela, on est prémuni contre la première série de raisons stupides d'abandonner, par exemple, la messe. Concrètement, il m'a fallu des années pour commencer à prêter attention aux paroles de la liturgie, celles qui se répètent presque à l'identique d'une semaine à l'autre. Aujourd'hui, je ne m'en lasse pas. Plus je

les écoute, plus je les trouve riches. J'espère les comprendre un peu, tout en sachant que je ne pourrai jamais en épuiser le sens.<sup>1</sup>

L'étude apprend à regarder les choses avec recul. Mais beaucoup diront qu'elle rend plus difficiles les relations humaines et l'insertion sociale. Les personnes qui ont vécu dans la compagnie des livres se sentent souvent étrangères parmi les autres ; leur esprit critique toujours en éveil leur rend impossible de se satisfaire du monde tel qu'il est.

Mais ce constat peut être retourné : l'étude n'est-elle pas le refuge de beaucoup de personnes pour qui les relations humaines seraient difficiles de toute façon ?

Je me permets d'évoquer à nouveau mon expérience, dont je suis sûr qu'elle aussi celle de beaucoup d'autres intellectuels. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs d'enfance, je me revois à l'écart des groupes et jamais désiré comme camarade. Même mes instituteurs et plus tard la plupart de mes professeurs paraissaient ne pas beaucoup apprécier ma personnalité ; il arriva à plusieurs de me dire ouvertement, sans plus d'explications, qu'ils étaient étonnés que je sois un bon élève. Pour moi, rendre de bonnes copies devint le moyen de vérifier ce qui, au fond, est vrai pour chacun, à savoir qu'il n'est pas ce qu'il paraît.

Heureusement, encore à mon époque, les instituteurs notaient les copies plutôt que d'évaluer les personnalités comme on le leur demande aujourd'hui ! Je ne sais pas si les réformateurs de l'école – parmi lesquels un certain nombre de chrétiens ou soi-disant tels – qui ont combattu le bien-fondé des résultats scolaires et ont voulu une école plus relationnelle, ont réalisé que, ce faisant, ils condamnaient socialement certains types de personnalités.

Attention ! je ne suis pas en train de dire que le caractère sympathique et attirant – qui est une grâce donnée seulement à certains – est sans valeur. Ni même qu'il a moins de valeur que les dispositions intellectuelles données à d'autres. Mais je dis que, lorsqu'un enfant qui se sent étranger au milieu des autres se trouve soudain dans son élément face à un problème à résoudre, un texte à rédiger ou un livre à lire, il a fait un triple expérience spirituelle : plus vite qu'un autre, il a appris que ce n'est pas à lui que l'on demandera la vie, c'est-à-dire qu'il n'est pas Dieu ; il a appris aussi que le regard des autres n'est pas juste, donc qu'il faut chercher la vraie justice ailleurs que dans la société des hommes ; il a trouvé une consolation partielle dans l'étude et les livres, c'est-à-dire que l'étude et les livres, sans être Jésus-Christ, sont devenus pour lui, sans qu'il le sache, des figures de Jésus-Christ.

Ajoutons d'ailleurs que lorsqu'un enfant dont tous recherchent la compagnie se trouve dépassé scolairement par d'autres qui ne paraissaient pas dignes d'attention, lui aussi a fait l'expérience spirituelle du manque.

En un sens, ceux pour qui les relations humaines sont faciles et l'étude difficile, et ceux pour qui c'est l'inverse, sont donnés les uns aux autres pour leur conversion mutuelle. Négativement par l'épreuve d'un vide qui demande à être comblé. Positivement par l'expérience de ce qui est donné gratuitement, à chacun différemment pour le bénéfice de tous.

À ceux qui sont faits pour la compagnie des livres et à qui l'école aura permis de développer cette vocation, il appartiendra en particulier de former les premières lignes de la résistance au monde tel qu'il est et à ses fausses évidences. Or la fidélité à Jésus-Christ passe par une telle résistance.

---

1 Pour une méditation réfléchie sur le liturgie et sa richesse, on peut lire en particulier :

*L'esprit de la liturgie*, par Joseph Ratzinger, traduction française, éditions Ad Solem, 2001.

*Liturgie et personnalité*, par Dietrich von Hildebrand, traduction française, éditions Ad Solem, 2008.

Il ne suffit pas d'envisager l'étude et la lecture en tant qu'activités. Le contenu de ce que l'on étudie et lit est d'une importance déterminante. Or, la lecture des grandes oeuvres de la littérature profane contribue non seulement à nourrir et former la personnalité intellectuelle de ceux qui ont appris à la pratiquer, mais aussi leur personnalité spirituelle. Tout d'abord, et pour revenir à ce que j'exprimais il y a un instant, la fréquentation des classiques fournit de bonnes défenses pour résister à l'air du temps. L'air de notre temps est caractérisé de manière générale par la dévalorisation du passé et son rejet. Mais lorsque l'on a appris à connaître et à goûter certaines des plus belles manifestations des vieilles cultures, lorsque l'on a écouté les voix des mondes anciens nous parler dans les livres, on répugne à se joindre à la condamnation prononcée contre eux. En France et en Europe, l'air du temps se caractérise aussi plus spécialement par la haine du christianisme. Mais quand, par exemple, la lecture jamais lassée des grands auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle français et du XIX<sup>e</sup> siècle russe nous a rendu plus familières des sociétés qui furent imprégnées de christianisme, et nous ont fait goûter certains fruits incomparables qu'elles ont portés, il devient impossible de suivre les faiseurs d'opinions de notre temps et de rejeter le christianisme sur la seule foi de leurs calomnies, comme ils voudraient que nous le fassions.

Cette réévaluation du passé et celle des sociétés chrétiennes, ainsi que la distance critique prise vis-à-vis de la propension de notre modernité à juger de haut tous les temps qui l'ont précédée, reposent sur l'acquisition progressive d'un critère radicalement étranger à l'objectivisme et au moralisme qui obsèdent nos contemporains. Ce critère est celui de la qualité. Il s'acquiert et s'affine lentement, par la fréquentation des oeuvres de qualité, c'est-à-dire de celles que la postérité a reconnues comme telles. Ce critère n'est pas objectif puisqu'il est impossible d'épuiser ce qui définit la qualité dans une formule ou dans un traité. Mais il n'est pas subjectif non plus puisqu'il ne suffit pas qu'une oeuvre plaise pour qu'elle soit de qualité. L'acquisition du sens de la qualité est susceptible de rendre plus fidèle au Christ et à son Église. Il permet en effet de se rendre compte que l'Écriture, l'essentiel de la tradition de l'Église et des oeuvres qu'elle a inspirées, et jusqu'aux enseignements du magistère, contrastent par leur qualité avec la médiocrité de ce qui se dit, s'écrit et se donne à voir dans notre monde. Pour ne donner qu'un exemple, le pape Benoît XVI n'a pas été élu au suffrage universel mais – même du seul point de vue intellectuel – les lectures et l'étude ont permis au professeur que je suis devenu de se rendre compte que la parole publique de cet ancien professeur est d'un tout autre niveau que les discours des dirigeants politiques du monde, qu'ils soient démocrates ou non. C'est l'une des raisons pour lesquelles je préfère lire et écouter le pape plutôt que les hommes politiques.

A contrario, il est très grave que des communautés chrétiennes se laissent aller à la médiocrité d'une façon ou d'une autre. Dans les années 1900 déjà, Léon Bloy écrivait que la médiocrité de beaucoup de chrétiens ajoutait à la passion du Christ. En ce qui me concerne, plus les années ont passé, plus j'ai pris conscience de la médiocrité de la plupart des chants de nos églises – composés dans les dernières décennies et qui contrastent si violemment avec la profondeur et la beauté du chant grégorien –, ainsi que de beaucoup d'homélies, du contenu des catéchismes, et des activités des aumôneries de jeunes. J'en ai souffert d'autant plus vivement que cette médiocrité est réclamée par une partie des paroissiens, dont le défaut de culture et l'alignement sur le niveau des médias ont atrophié et perverti l'esprit critique. Parmi tous les desservants successifs de la paroisse que je fréquente depuis mon enfance, je conserve

avec reconnaissance le souvenir d'un vieux prêtre qui s'exprimait dans un français très pur et citait souvent les classiques du XVII<sup>e</sup> siècle. J'écoutais ses homélies avec avidité. Quand j'ai su qu'il quittait notre paroisse pour une maison de retraite, j'ai été bien triste. Je l'ai toujours regretté. Or, des années après, j'appris que son départ avait été réclamé à notre évêque par certains paroissiens. Ils s'étaient rendus à l'évêché en délégation et avaient fait valoir, paraît-il, que ce prêtre était trop vieux et que son langage et ses références appartenaient à un autre temps. Le plus affreux est que notre évêque avait accédé à leur demande. Ce bon et fidèle serviteur de l'Évangile, qui ne s'adressait pas aux paroissiens comme à des imbéciles, s'était ainsi vu signifier clairement, au soir de sa vie, qu'il n'était plus bon qu'à mourir. Aujourd'hui encore, je ne songe pas à cet épisode sans ressentir honte et colère. Il s'inscrit dans un vaste mouvement d'abandon par les communautés chrétiennes de certains des plus grands trésors qui leur ont été transmis : combien, même parmi les pratiquants fidèles, ont une connaissance au moins partielle des Pères de l'Église et de ses grands auteurs dogmatiques, mystiques et pastoraux ? Dans les aumôneries que j'ai connues, étudier leurs oeuvres, les présenter de manière ordonnée ou seulement nommer plus que deux ou trois d'entre eux aurait été inimaginable. Une situation qui ne date sans doute pas d'hier : étudiait-on les Pères et les Docteurs de l'Église dans les établissements catholiques des années 30 ou 50 ?

S'il est possible de parler de qualité ou de médiocrité à propos de ce que l'Église donne à entendre, lire et voir, en un sens qui n'est pas sans rapport avec celui de la culture profane, c'est que cette culture présente un air de famille avec l'enseignement de l'Église. Je voudrais évoquer seulement un trait commun qui revêt à mes yeux une importance capitale : les grandes oeuvres de la littérature et de la philosophie, tout comme celles des arts, sont toujours des oeuvres singulières dues à des personnes singulières. Et quand elles sont des narrations, elles racontent les histoires singulières de personnages singuliers, tous différents. L'intérêt passionné qui s'est éveillé en moi pour les personnages romanesques de Balzac, Flaubert, Tolstoï, Dostoïevsky et tant d'autres, a imprimé dans mon esprit la certitude qu'il n'est de vie – et donc de vérité des hommes – que personnelle et individuelle. Il a rendu plus facile d'accepter l'enseignement qu'un homme bien déterminé, Jésus-Christ, ayant traversé des événements, mené des actions et tenu des propos bien précis, est, à lui seul, la Vérité et la Vie.

En revanche, la connaissance de la littérature m'a prévenu et prémuni contre les « sciences humaines et sociales », celles qui, singeant les sciences galiléennes de la nature, prétendent énoncer des lois générales des comportements humains.

Je viens de prononcer le nom des sciences. Expliquons enfin la place que peuvent occuper, dans une formation spirituelle, non pas exactement les sciences mais les mathématiques. Il conviendrait en principe d'évoquer d'abord l'expérience de l'apprentissage des mathématiques avant d'aborder celle de la recherche, qui est différente, même si elle fait suite à la première et repose sur ses acquis. Faute de temps, et parce qu'elle est inconnue de quiconque n'est pas mathématicien, je passe directement à la seconde.

La recherche mathématique s'est révélée pour moi une figure de la transcendance, c'est-à-dire du tout autre, de ce sur quoi ma volonté n'a aucune prise, de ce que je puis seulement servir, aimer et connaître dans une infime mesure. Comme tout petit d'homme, j'avais évidemment appris à faire la différence entre mon corps que je sens intérieurement et qui m'obéit dans certaines limites, la matière qui ne sent rien, n'éprouve rien et se caractérise par son inertie, et les autres personnes dont les sentiments et les volontés se distinguent

radicalement des miens. Mais il reste que, grâce au pouvoir de mes membres, je peux déplacer et transformer les objets qui m'entourent et me mouvoir dans le monde et que, grâce à la parole et aux autres moyens d'expression et d'action, je peux modifier les intentions des personnes que je rencontre et infléchir leur comportement. Dans les mathématiques, en revanche, je ne puis changer aucune assertion vraie en une assertion fausse, ou l'inverse. Le chercheur fait l'épreuve que les vérités mathématiques sont plus dures que le diamant : rien ne mord sur elles. Pour lui, la vérité se définit d'abord comme ce qui oppose une résistance invincible et ne dépend en rien de la volonté de quiconque.

Et pourtant, le chercheur doit faire preuve de volonté pour monter à l'assaut des problèmes non résolus et tendre son esprit de toutes ses forces, peser contre les mystères mathématiques comme l'océan contre la digue, dans l'attente que se découvre à lui tel ou tel nouveau chemin qui pénètre un peu plus profondément au cœur du réel. Cette tension et la succession d'assauts contre une muraille plus dure que la pierre engendrent une souffrance qu'il faut supporter. La souffrance grandit jusqu'au moment où la volonté, épuisée par l'effort, devient réceptive, où la liberté accepte de se réaliser comme adhésion à une vérité, et où l'esprit voit enfin l'entrée d'un chemin. Un chemin qui, une fois qu'il est discerné, apparaît tellement évident que le chercheur ne comprend pas comme il a pu rester si longtemps inaperçu. Le chercheur se dit que ce n'était vraiment pas la peine de souffrir autant, alors que l'entrée du chemin crevait les yeux. Il se promet que, dans la suite de sa recherche, il évitera la souffrance inutile, et il s'efforce désormais de mener son exploration dans le calme et la sérénité. Mais les semaines, les mois ou peut-être les années passent sans que sa nouvelle attitude d'esprit plus distanciée et économe de ses forces conduise à la découverte d'aucune vérité vraiment nouvelle. Alors, s'il ne se contente pas de la médiocrité, il accepte que la tension et la souffrance qui l'accompagne grandissent à nouveau et deviennent insoutenables. C'est à cette condition seulement que, à sa propre surprise, pourra se découvrir à lui dans un éclair l'entrée d'encore un autre chemin dont il se dira, après coup, qu'il l'avait sous les yeux depuis toujours. Bref, le chercheur en mathématiques fait l'expérience toujours aussi surprenante et incompréhensible que la vérité se donne dans la souffrance. Les chrétiens contemporains – influencés qu'ils sont par la société dans laquelle ils vivent – ne parlent plus guère de la valeur de la souffrance. Mais les textes de l'Écriture sont toujours là, dans chaque célébration l'Église les donne à entendre, et ils parlent de la souffrance. Celui dont la vie est consacrée à chercher des vérités – et qui sait d'expérience ce que cela coûte – est peut-être mieux préparé à entendre ces textes. Il se dit que la vie, tout comme les vérités mathématiques, se reçoit : nul ne se donne la vie à soi-même, tout comme nul mathématicien ne se crée ses propres vérités. La vie est pathos, et la recherche mathématique – qui est une manifestation particulière de la vie – est pour lui une figure de la vie comme pathos.

La vie humaine se termine par la mort. Comme figure de cela, peut-être, la recherche mathématique se solde le plus souvent par l'échec. Même quand un mathématicien résout un grand problème, il perçoit aussitôt les limites de la connaissance et de la compréhension acquises. Il sait qu'elles ne sont rien au regard de ce qu'il rêverait de connaître et de comprendre, et que ses rêves eux-mêmes ne sont rien au regard de ce qui attend d'être connu et compris un jour, dont il n'a pas la moindre idée, et qui ne pourra commencer d'être rêvé que des siècles après qu'il aura disparu.

Il sait pourtant que les problèmes des mathématiques, dont ses collègues et lui ne savent pas résoudre un sur mille, sont les plus simples de tous, étant purement abstraits et

objectifs. Ils sont plus simples que ceux de la physique, lesquels sont plus simples que ceux des sciences de la vie, lesquels sont infiniment plus simples que ceux qui se posent à propos de l'homme. Aussi la croyance générale de notre temps – malheureusement encouragée par trop de scientifiques – que nous avons désormais compris en gros le monde, la vie et l'homme, et qu'il ne manquerait plus à notre connaissance que des détails, inspire-t-elle scepticisme et ironie au mathématicien que je suis.

La pratique des mathématiques donne une sagesse paradoxale qui aide parfois à dépasser les sagesse trop faciles que les hommes se forgent pour s'épargner de vivre vraiment. Permettez-moi d'illustrer cette sagesse paradoxale en certains de ses aspects :

Même si les mathématiques consistent concrètement à essayer de résoudre des problèmes qui se posent, leur connaissance amène peu à peu à sentir qu'elles sont plus que l'ensemble des problèmes qui les constituent de manière visible. Aussi les mathématiciens sont-ils préparés à envisager la vie elle-même autrement que comme une collection de problèmes.

Ils ont appris d'autre part que, en fait, on ne résout jamais un problème ; ou plutôt, si on le résout dans la formulation qui lui avait été donnée – ce qui arrive effectivement –, c'est toujours pour se rendre compte que cette formulation cachait une perspective plus vaste et plus profonde qui demande à être explorée à son tour. C'est pourquoi le mathématicien que je suis se sent en pays familier quand il comprend que l'enseignement de l'Église ne prétend substituer à aucune réalité de la vie une représentation qui fasse figure de solution, mais qu'il rend sensible derrière chaque réalité l'abîme inépuisable qui s'y trouve.

Il existe en mathématiques des théories qui donnent le sentiment d'être à la hauteur des objets qu'elles prétendent étudier, et d'autres moins bien pensées qui donnent l'impression de passer à côté de l'essence des choses. L'étude des mathématiques apprend à distinguer les unes des autres. Eh bien, l'enseignement du Christ et les mystères centraux que l'Église enseigne – l'Incarnation, la Passion et la Résurrection du Christ, l'Église comme corps mytique du Christ – me donnent le sentiment d'être à la hauteur de la vie ; en comparaison, toutes les philosophies me paraissent réductrices, et les représentations scientifiques bien plus encore.

Enfin, un mathématicien doit acquérir un sens aigu de la hiérarchie interne des mathématiques, il apprend à discerner ce qui est le plus essentiel pour le garder constamment à l'esprit, même si les travaux des jours lui imposent de s'occuper de choses plus accessoires. Dans l'Église, le plus essentiel, la pierre d'angle, est la personne du Christ, et c'est en se souvenant toujours qu'il en est ainsi que l'on supporte par exemple la médiocrité des communautés chrétiennes dont je parlais tout à l'heure et que, avec l'aide de Dieu, on reste fidèle à l'Église.

Jusqu'à présent, et comme je l'avais annoncé au début de cette conférence, je me suis exprimé en sens inverse de ce qui m'était demandé : le fondement dans l'étude d'une certaine spiritualité chrétienne, plutôt que les fondements spirituels de l'étude ! Si je me suis étendu aussi longtemps à contre-sujet, c'est parce que la possibilité même de trouver dans l'étude les bases d'une spiritualité chrétienne peut faire penser qu'une part de l'être chrétien de notre civilisation se perpétue dans sa tradition d'étude et de recherche du savoir, sous les apparences de la sécularisation. On peut se demander si des considérations historiques ne pourraient pas fournir la preuve objective qu'effectivement cette tradition se fonde sur des siècles d'imprégnation chrétienne ou judéo-chrétienne.

Je ne crois pas qu'une telle preuve objective existe. Il me semble en effet que toutes les argumentations que l'on peut développer sur ce sujet sont à double sens. Notre civilisation est le fruit de la rencontre de deux fleuves principaux – dont l'un prend sa source à Athènes et l'autre à Jérusalem – et, après cette rencontre, leurs eaux mêlées ne peuvent plus être séparées ni même distinguées autrement que de manière artificielle.

Amusons-nous à dresser rapidement une liste de faits très frappants qui plaident alternativement dans deux sens opposés :

Pour notre ère de civilisation, c'est en Grèce en effet, bien avant l'avènement du christianisme et sans relation connue avec le judaïsme, que la philosophie, les mathématiques et la plupart des branches du savoir et de l'art sont nées ou, tout au moins, ont trouvé leurs premières formes pleinement abouties. Mais, depuis un siècle ou deux, le peuple juif est devenu une sorte de nouveau peuple grec des temps modernes, contribuant au développement de tous les domaines de la connaissance et à celui de la culture, avec une passion et une fécondité qu'aucun autre peuple n'égale. Nous sommes tellement habitués à ce fait que nous ne nous en étonnons plus, alors que nous devrions y voir un signe des temps. Quand je me rends à l'église, j'y entends parler presque uniquement de ce qui s'est passé, il y a deux mille ans et plus, au sein du peuple hébreu. Et lorsque je fais des mathématiques, je n'emploie pas une seule théorie, pas une seule notion, pas un seul résultat auxquels des mathématiciens juifs n'aient contribué. Comment se fait-il qu'il s'agisse du même peuple ?

Revenons en arrière. La révélation judéo-chrétienne et l'héritage culturel et scientifique de la Grèce s'étaient rencontrés dans l'Antiquité tardive et avaient donné naissance à de grandes et impressionnantes synthèses médiévales, celles de la chrétienté occidentale, de Byzance, de l'orient conquis par l'islam et du judaïsme rabbinique. Mais c'est sur leur mise en question qu'a pu s'enclencher, au sein de la chrétienté occidentale et en la déchirant, un nouveau développement de la connaissance, assez puissant pour bouleverser le monde. On ne peut se dissimuler le double fait que, dans tous les domaines, la modernité s'est développée à la fois sur le fondement du christianisme et en prenant ses distances avec lui.

Les artisans des sciences modernes de la nature se sont dressés contre l'autorité des Anciens et celle de la scolastique médiévale. Mais ils avaient été formés à leur école.

Le XVII<sup>e</sup> siècle est en France un siècle de saints et d'auteurs chrétiens parmi les plus profonds que l'Église ait jamais comptés, tels Pascal. Mais ils ne prévinrent pas la crise de la conscience européenne qui survint immédiatement après eux. Ils l'ont même rendue possible.

Ceux que l'on appelle les « philosophes » du XVIII<sup>e</sup> siècle combattirent l'héritage chrétien de l'Europe. Mais, s'ils ont brillé, ce fut grâce à leur excellente éducation, reçue dans les collèges des Jésuites ou les institutions d'autres congrégations enseignantes.

Les arts et la culture de l'Europe classique encore chrétienne sont, de manière évidente, très supérieurs à ceux de notre temps. Mais, sous l'Ancien Régime, l'Église institutionnelle n'a jamais pu, ou jamais voulu, instruire l'ensemble de la population.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a vu l'instauration progressive de l'instruction universelle mais les pédagogies de masse nécessaires à la réalisation de cet objectif ont été empruntées aux congrégations enseignantes, en France principalement aux « Frères des Écoles chrétiennes ».

Les grands romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle me donnent toujours l'impression d'avoir voulu raconter des histoires à la façon de la vie du Christ – et leur intérêt me paraît reposer en définitive sur le fait que toute personne singulière est une nouvelle image de Dieu. Mais leurs oeuvres sont profanes et ont contribué au mouvement général de sécularisation.

L'école publique laïque fut construite en partie pour soustraire les jeunes générations à l'influence de l'Église. Mais, dans les classes des lycées des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> Républiques, elle avait placé au coeur de son enseignement les humanités classiques, héritage des moines du Moyen Âge et des Jésuites, – ainsi que les grands auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle français, tous profondément imprégnés de christianisme.

Les instituteurs et les professeurs chrétiens ont apporté à l'école publique une énorme contribution tant qu'ils ont été nombreux, elle n'aurait pas pu briller sans eux. Et, aujourd'hui que leurs rangs sont devenus très clairsemés, ils tiennent une place importante dans les mouvements minoritaires qui s'efforcent de sauver l'école d'une destruction complète. Mais des idéologues sortis du christianisme ont joué un rôle majeur dans l'élaboration des doctrines qui ont servi à justifier la transformation radicale de l'école, pour sa ruine.

Les scientifiques scientistes, les hommes de lettres esthétisants et les professeurs dévôts de la culture peuvent se vanter d'avoir beaucoup contribué au processus de sécularisation et de déchristianisation qu'ont connu la France et l'Europe. Mais les bancs des universités scientifiques se sont vidés comme les églises, la transmission des connaissances est au niveau de celle de la foi, les livres qui s'écrivent et se vendent ne valent pas mieux que les cantiques que nous chantons aux messes du dimanche, les professeurs qui ont les moyens et la volonté d'enseigner vraiment se sont raréfiés autant que les vocations sacerdotales.

Ainsi, la considération des faits historiques ne nous débarrasse pas de la question des fondements spirituels de la culture, de l'étude et du savoir. J'emploie le verbe « débarrasser » car toute preuve objective débarrasse de la question à laquelle elle répond, même quand elle y répond par l'affirmative.

La culture, l'étude, l'élaboration des savoirs et leur transmission ne doivent pas être considérés seulement dans leurs réalités objectivables ; ce sont des activités humaines, des manifestations de la vie. Or, puisqu'il est question de la vie, rappelons le constat que le grand penseur Michel Henry avait placé au coeur de sa philosophie : la vie est invisible, connaissable seulement dans l'intériorité, impossible à objectiver. Chaque personne sait bien, au plus intime de son être, qu'elle est essentiellement invisible. Invisible aux yeux des autres qui ne connaissent presque rien de nous et n'éprouvent pas ce que nous éprouvons. Mais invisible aussi à soi-même, car incapable par nature de se mettre à distance d'elle-même pour se considérer dans un regard extérieur, sauf à remplacer sa propre vie par une représentation. La vie ne se perçoit que dans l'intériorité. La vie est sa propre connaissance.

Fonder la culture et l'étude dans la spiritualité sans laquelle, en effet, elles n'existent plus, c'est faire droit à l'invisible, à ce qui ne peut pas être mis à distance et considéré dans le regard des yeux du corps ni dans celui de la pensée.

L'élaboration et la transmission des savoirs reposent avant tout sur la découverte que la pensée peut voir plus loin et plus profond que les yeux du corps mais que ses visions ne sont pas nécessairement immédiates et directes. C'est bien pour cela que, comme je l'ai rappelé, une condition indispensable au travail scolaire est la suspension du jugement dans l'attente que la pensée apprenne à voir plus loin. La première façon de saper les bases de la culture, du savoir et de l'étude consiste donc à nier la valeur, voire l'existence, de ce qui n'est pas visible par les yeux du corps mais seulement par la pensée.

Mais il est une seconde façon de saper ces bases, qui consiste à se persuader, contre



l'évidence de la vie fusant en soi, que tout ce qui n'est pas visible par les yeux du corps l'est par la pensée et qu'il n'y a rien d'autre, que tout ce qui est peut être vu dans un regard.

La connaissance première que chacun a de soi est pure immanence, pure intériorité, et ce n'est que par l'épreuve progressive de ce qui nous échappe que se construit peu à peu une connaissance seconde, celle de l'extériorité du monde.

Que la connaissance intérieure dans l'immanence de la vie soit première par rapport à la connaissance extérieure et distanciée qui procède du regard du corps et de celui de la pensée est une évidence constitutive de notre être doué de vie. Mais cette évidence peut être systématiquement tue, jusqu'à disparaître des représentations collectives de la condition humaine et, par voie de conséquence, jusqu'à être chassée hors des consciences individuelles. C'est précisément ce qui se passe dans notre temps objectiviste où, constamment, de la biologie et la neurologie à la psychologie et à toutes les « sciences humaines », on prétend décrire l'être de l'homme de l'extérieur et à distance. C'est nier l'existence de l'homme en tant qu'il est un vivant, et saper les fondements de toutes les manifestations de la vie, donc ceux de la culture et des savoirs humains.

Il faut au contraire réserver la part de l'invisible dans l'étude, la culture, les activités d'élaboration des savoirs et leur lieu de transmission, l'école.

Puisque toute personne humaine est essentiellement invisible, irréprésentable, et perceptible uniquement dans l'intériorité et l'immanence de la vie donnée à elle-même, les relations humaines fondées sur l'extériorité des apparences et des échanges sont limitées par nature. Ce n'est pas pour rien que le christianisme a dénoncé l'insuffisance des relations humaines dans le monde, et affirmé qu'elles ne pouvaient atteindre leur plénitude qu'en Dieu, que chacun peut rejoindre dans l'intériorité, puisque Dieu, et Lui seul, est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes.

C'est pourquoi l'école fait oeuvre de vérité quand elle ouvre un champ – le champ de l'étude et des livres – qui est différent de celui des relations humaines. Très concrètement, quand des enfants font l'épreuve – gratifiante pour les uns ou cruelle pour les autres – que leurs travaux scolaires s'apprécient différemment de leurs personnes dans le regard d'autrui, ils apprennent que les relations humaines fondées sur les apparences ne sont pas la vérité ou, tout au moins, qu'elles ne sont pas toute la vérité. Cela ne signifie pas qu'il faudrait conférer une valeur absolue aux résultats scolaires ou, plus tard, à la culture et au savoir. L'ordre intellectuel et l'ordre des relations humaines mondaines se signalent l'un à l'autre, par leur seule existence, qu'ils ne sont pas absolus. De la même façon, le monde de ce qui est visible par les yeux du corps et celui de ce qui est seulement visible par la pensée renvoient ensemble, par leur opposition, à l'invisible qui, en vérité, les fonde, puisque tout regard appartient à un vivant, c'est-à-dire à un être en qui la vie invisible sourd à chaque instant. Quand cet invisible est oublié et nié obstinément, on joue les corps contre la pensée, ou la pensée contre les corps, les relations humaines contre l'étude et la transmission des savoirs, ou bien l'inverse, alternativement. On a perdu l'équilibre car chacun de ces ordres devient insupportable une fois absolutisé, quand on se persuade qu'il est tout, alors qu'il ne l'est pas.

Il est bon que les professeurs et les instituteurs se souviennent toujours que leurs élèves sont – en tant que vivants – essentiellement invisibles.

S'ils l'oublient – soit de leur propre mouvement, soit parce que l'institution à laquelle ils appartiennent les y engage –, ils sont tentés de porter des jugements sur les personnes de leurs élèves. Ces jugements – qu'ils soient fondés sur les impressions que produisent extérieurement les personnes et qui les rendent plus ou moins attirantes, ou bien sur n'importe quels critères d'analyse psychologique, ou encore sur les résultats scolaires, – sont toujours faux. En effet, ils restent extérieurs aux personnes, alors que celles-ci se tiennent pour l'essentiel dans l'invisible de l'intériorité. À l'école, il n'est possible d'évaluer que des travaux scolaires toujours spécifiques – dictées, questions de grammaire, exercices de calculs, rédactions, problèmes d'arithmétique, etc. – et chacun doit garder à l'esprit, gravé en lettres de marbre, que ces évaluations ne valent pas jugement sur les personnes.

Si la personne humaine est essentiellement invisible, cela signifie aussi que, dans le cadre de l'école comme dans les autres aires de manifestation de la vie, les sciences humaines et sociales sont essentiellement non pertinentes. En effet, ces sciences – comme toute science – ne peuvent embrasser de la réalité que ce qui est susceptible d'être vu, placé à distance, comme objet, devant le regard d'un sujet qui le décrit de l'extérieur. Par nature, leur propos est de projeter dans la lumière de la connaissance objectivée la part visible de l'homme. Le crédit qu'on leur accorde repose sur l'oubli plus ou moins grand dans lequel on tient la vie invisible. Dans les dernières décennies, un crédit considérable a, de fait, été accordé aux sciences humaines – sociologie, psychologie, sciences de l'éducation, etc. – ce qui signifie que, au moins de façon implicite, on a considéré que la vie n'existe pas, qu'elle n'est qu'illusion, et que toutes les personnes – élèves et maîtres aussi – sont des machines susceptibles de fonctionner plus ou moins bien. Comme cela est devenu de plus en plus évident au fil des décennies – et aurait été constaté bien plus tôt si n'avait régné l'oubli de l'invisible –, la transformation radicale de l'école orchestrée au nom des « sciences humaines et sociales » a conduit à sa ruine. C'est qu'elle reposait sur la plus lourde des erreurs philosophiques.

C'est aussi par la vie invisible que la culture se différencie du savoir.

La lecture d'un livre de belle littérature, d'une oeuvre d'imagination, d'un grand roman par exemple, ne confère aucun savoir. Elle peut produire chez celui qui s'y livre une impression très profonde, affiner sa sensibilité, le marquer pour la vie, contribuer puissamment à la formation de sa personnalité, sans que cette action se situe dans le visible. Toute impression éprouvée, tout sentiment, tout éveil d'un nouveau champ de la sensibilité est invisible et irreprésentable. Elle n'est susceptible d'être comprise et communiquée d'une personne à une autre, par exemple d'un auteur à un lecteur, que dans la mesure où chaque personne sait, dans son intériorité, d'un savoir qui n'est pas celui de l'objectivité, ce que c'est qu'éprouver et sentir. Les arts et toutes les manifestations de la culture ne sont jamais objectivables, c'est-à-dire que leur essence ne se tient jamais à l'extérieur des personnes, dans la distance d'un regard. Elles existent là où vibrent des cordes intérieures.

Bien sûr, la création des oeuvres culturelles et artistiques suppose l'élaboration, la transmission et la maîtrise de savoirs techniques extrêmement fins : art de l'écriture, art de la composition et de l'interprétation musicales, art de la peinture, etc. Mais la volonté folle de rendre visible, d'objectiver, l'essence de la culture et des arts conduit à leur destruction très rapide selon deux processus distincts qui combinent leurs effets.

D'une part, faisant porter l'effort d'objectivation sur ce que l'on ressent confusément comme l'essence de la culture et des arts, on néglige les savoirs techniques qui permettent les

différentes formes d'expression de la créativité culturelle et artistique. On combat et bannit comme faisant obstacle à la créativité les apprentissages indispensables à l'art d'écrire, ou de composer, ou d'interpréter, ou de peindre, etc.

D'autre part, dans une volonté forcenée de rendre visible et objectivable ce qui, en vérité, n'existe que dans l'invisible, on le détruit : désespérant de définir le beau, on prétend qu'il n'existe pas ; désespérant d'objectiver les critères de la qualité, on remet en cause toute notion de qualité ; désespérant d'identifier aucune frontière objective qui sépare une grande oeuvre littéraire d'un article de journal ou d'un message publicitaire, on les met tous sur le même plan ; désespérant de légitimer objectivement le beau langage, on n'enseigne plus à parler et écrire correctement ; désespérant de définir la notion de grande culture, on se convainc qu'elle fut seulement un moyen de domination des classes supérieures, et on croit faire oeuvre sociale en n'enseignant plus son contenu ; désespérant d'expliquer la force expressive des oeuvres littéraires par une théorie littéraire universelle, on s'en désintéresse et on n'étudie plus les oeuvres qu'à titre d'illustrations d'une théorie linguistique prétendument scientifique...

L'oubli de l'invisible dans lequel réside toute la différence, essentielle, entre culture et savoir conduit à détruire la culture au nom du savoir. De grands universitaires, prisonniers de l'esprit du temps, y ont malheureusement beaucoup contribué, dans l'école et partout.

Mais l'oubli de l'invisible détruit aussi, in fine, le savoir lui-même.

De tous les savoirs, le plus objectivé, celui dont non seulement les représentations mais aussi les objets d'étude se tiennent exclusivement dans le monde visible en pensée, celui qui récuse formellement le pouvoir évocateur du langage et se construit sur la seule cohérence interne de celui-ci, est le savoir mathématique.

Plus qu'aucun autre texte scientifique, un texte mathématique se présente toujours comme impersonnel et intemporel. Il ne suppose pour sa compréhension que la connaissance éventuelle d'autres textes mathématiques respectant les mêmes règles infrangibles. Il n'emploie des notions qu'à partir du moment où elles ont reçu des définitions dépourvues de la moindre ambiguïté, et ne raisonne à propos de ces notions qu'en invoquant les contenus de ces définitions et leurs conséquences logiques.

Il est très bon qu'il en soit ainsi. La discipline rigoureuse que les mathématiciens s'imposent collectivement est une forme de respect absolu de la vérité et, comme je l'ai évoqué, une expérience de la transcendance.

Et pourtant, le travail mathématique lui-même, celui qui, effectué par une personne humaine, le mathématicien, va donner naissance à un texte impersonnel et transcendant, s'effectue lui aussi dans l'immanence de la vie.

Sur le papier, les notions mathématiques sont de simples définitions formelles. Et la pensée les voit comme des images ou des faisceaux d'images. Mais pour que ces images soient mises en branle, pour qu'elles puissent engendrer d'autres images, pour que s'effectue un travail créateur, il faut que l'esprit du chercheur ressente ces images comme des impressions, il faut qu'il les éprouve. Or, toute impression, toute épreuve d'un sentiment, a lieu, en tant que telle, dans l'invisible.

Le travail du mathématicien ne se fait pas sans la grande souffrance que j'ai évoquée : celle que nécessite l'écartèlement de son esprit entre l'immanence de la vie et l'objectivité pure

du langage formalisé à laquelle le travail doit aboutir. Or la souffrance elle-même est invisible : on ne voit pas sa souffrance dans la distance d'un regard, on la ressent sans pouvoir s'en détacher aussi peu que ce soit. Si le travail de recherche mathématique ne peut faire l'économie de la souffrance, c'est qu'il s'effectue dans la vie immanente d'une personne.

Les mathématiques en tant qu'objets d'étude se distinguent complètement des mathématiques en tant qu'activité de l'esprit. Et seules les premières sont visibles.

Sans l'implication charnelle de l'esprit, les objets d'étude tombent en une poussière qui est celle de la mort. Mais seuls les objets d'études peuvent faire l'objet d'une communication ou d'un enseignement. Et sans communication et enseignement, il n'y a pas de mathématiques.

Les mathématiques telles qu'elles sont vécues par ceux qui s'y adonnent ne peuvent pas être enseignées, mais seulement évoquées, comme je suis en train de faire, au moyen de métaphores, dans l'espoir que ces métaphores parlent aux esprits même non mathématiciens, qui y reconnaîtront non pas l'expérience des mathématiques vivantes, qu'ils n'ont pas, mais celle de la vie, qui sourd et fuse en chacun.

Les notions mathématiques ont des définitions formelles mais, quand elles font impression sur l'esprit, elles reçoivent de lui un pouvoir de cristallisation poétique qui va au-delà des définitions formelles.

Les mathématiques écrites consistent en un ensemble de résultats logiquement très structurés. Mais elles sont sous-tendues par des perceptions esthétiques et une hiérarchisation, dont les critères sont impossibles à objectiver.

Les résultats des mathématiques reposent sur des démonstrations, c'est-à-dire qu'ils sont garantis par des règles de raisonnement explicites, objectives et si rigoureuses qu'elles interdisent en principe toute confusion du vrai et du faux. Ils sont neutres au sens que l'expression écrite de ces démonstrations ne fait référence qu'à l'objectivité de faits avérés.

Mais un mathématicien ne parvient à démontrer que ce qu'il aime, ce pour quoi il est prêt à souffrir.

Et ainsi en est-il de tout savoir.

Un savoir objectivé doit être neutre mais, si l'on n'aime pas, il est impossible de pousser assez loin la connaissance des choses telles qu'elles sont, pour élaborer un nouveau savoir qui mérite pleinement d'être dit vrai.

Le savoir vécu est une forme d'amour.

Tout savoir, dont ceux qui l'ont élaboré prétendraient qu'il a été édifié dans une pure neutralité et objectivité, c'est-à-dire qui ne tiendrait sa lumière que du visible, est stérile. Même s'il n'est pas objectivement faux, il cache nécessairement le plus essentiel, ce qui est pire car infiniment plus difficile à rectifier que le faux.

C'est pourquoi le mathématicien chrétien que je suis ne croit pas qu'une exégèse biblique seulement fondée sur une méthode « scientifique » – et qui ne serait pas pratiquée dans la foi et dans la prière – puisse atteindre le vrai autrement qu'en surface.

Un savoir appartient à la vérité du monde visible dans la mesure où il est désormais supporté par un réseau d'évidences objectives, indépendantes des personnes. Dans la mesure où, comme une matière inerte, il n'a plus besoin de la vie pour être.

Mais un savoir appartient à la vérité de la vie dans la mesure où son élaboration s'est faite dans l'invisible de l'épreuve, dans la volonté passionnée de conquérir une compréhension et, finalement, dans la défaite de la volonté, permettant l'acceptation de la vérité aimée pour

elle-même.

Sans l'invisible du rapport personnel à la vérité, l'ensemble des savoirs et de leurs méthodes devient une mécanique folle, fonctionnant en roue libre, qui se détraque peu à peu et finit par se détruire.

Le savoir est oeuvre de l'esprit, et non pas seulement de la pensée, parce que c'est l'Esprit qui donne la vie.